

MATTEO GIGANTI

DE PROFUNDIS



Matteo Giganti

De Profundis

© Matteo Giganti, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1626-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 0

Tic. Tac. Tic. Tac.

La pendule dans le coin du grand bureau émettait ce doux son depuis près de dix minutes. Le jeune garçon était fasciné par le rythme régulier et infini de cette création de bois, de cuivre et d'acier inoxydable. La masse visible dans la vitrine se déplaçait inlassablement, sans se soucier de la paire d'yeux qui ne cessait de la fixer. Elle l'hypnotisait, le berçait quand ses idées se bousculaient sous son crâne juvénile. Sa vision le faisait entrer en transe, dans une méditation de laquelle personne ne pouvait le sortir.

Cette création avait été fabriquée par l'homme pour domestiquer le temps. Pour l'asservir.

Cette invention était la concrétisation de l'égo démesuré de la race humaine. Après avoir maîtrisé la matière, les éléments les plus concrets de sa réalité, elle avait cherché à s'approprier ce qui ne lui revenait pas. Plus qu'abstrait, le temps n'était pas le même de partout, et pourtant la pendule continuait de quantifier une grandeur que personne ne comprenait réellement.

Le jeune enfant se souvenait avoir lu dans un livre – où était-ce, cela il ne s'en souvenait plus - qu'un astronaute n'était pas sujet au même écoulement temporel qu'un homme sur Terre.

Cette information ne contribuait qu'à le perdre d'avantage. Si le temps était différent pour tout le monde, pourquoi donc s'évertuer à le mesurer ? Il n'avait aucune réponse à cette question. Ou plutôt si, il lui en était venu une. Il y avait réfléchi inconsciemment, au gré des tic-tacs, durant les dernières semaines.

Il en était venu à conclure que cette pendule ne comptait pas les secondes écoulées depuis le début du monde, mais décomptait celles qui leur restaient. Les secondes, les heures, voire les années pour ceux qui en auraient la chance, qui les séparaient de la finalité commune à tous : la mort.

En réalité, chaque seconde était un avertissement. Une mise en garde. Un rappel que chacun retournerait à la terre.

Une réflexion peu commune pour un enfant de son âge. Mais sa conclusion ne l'effrayait pas. Bien au contraire, elle le rassurait dans une certaine mesure. Dans ce grand bureau au plancher craquant, il se sentait invulnérable.

Le jeune garçon savait que s'il ne faisait qu'évoquer cette idée devant les autres garçons de son âge, ils se moqueraient, ou pleureraient, pour les plus fragiles. Finalement, ça ne changerait pas grand-chose. Les enfants de son âge le rejetaient, pour la plupart. Trop différent. Trop taiseux.

Trop intelligent.

Il le savait, c'était cette dernière qualité qui les énervait le plus. Ses camarades étaient le reflet de la société dans laquelle ils vivaient. Ils aimaient se montrer, se vanter, recevoir des compliments. Chacun de leur geste visait à prouver leur supériorité. Chaque sourire à la surveillante était leur façon de lui montrer qu'ils étaient plus polis que les autres. Ce système semblait plutôt bien fonctionner.

Jusqu'à ce que l'on rencontre meilleur que soi. Alors seulement, on se sentait menacé. C'était ainsi que les plus lâches se retrouvaient à mettre à l'écart les plus intelligents. Qui voudrait se faire humilier par la supériorité d'un autre ? Il était tellement plus facile de les éloigner, de faire comme s'ils n'existaient pas.

C'était pour ça qu'il n'aimait pas passer les temps de pause avec les autres. À la place, il avait réussi à obtenir l'autorisation du directeur de venir dans son bureau quand il n'avait pas cours.

Ça n'avait pas été simple, mais le directeur semblait l'apprécier plus que les autres et avait finalement accepté.

Ce bureau contenait tout ce que le jeune garçon appréciait. Le mur du fond était tapissé d'une grande bibliothèque allant jusqu'au plafond. Le bois craquait à chaque fois qu'il venait prendre ou reposer un livre. Là aussi, le directeur lui avait accordé le privilège de se servir dans sa collection d'ouvrages personnelle. Ces planches contenaient une quantité de savoir qui étourdissait l'enfant. Ses yeux se posèrent sur les œuvres d'Henri Poincaré : *La valeur de la science*, *Analysis Situs*, *Science et méthode*. Tout bien réfléchi, c'était sûrement dans un de ces livres qu'il avait lu la théorie de la relativité du temps dans l'espace.

Toute cette matière grise couchée sur papier avait été accumulée par le directeur durant ses trente ans de carrière. La plupart avait été rachetée dans des vide-greniers, pour un prix dérisoire. Les gens ne savaient en général pas ce qu'ils vendaient.

L'enfant avait entendu cette histoire plusieurs dizaines de fois, quand il passait des journées entières dans ce bureau les week-ends, en compagnie du directeur.

Ils s'appréciaient, se comprenaient. Ses camarades ne le comprenaient pas, mais le directeur avait su percevoir en lui une chose que les autres n'avaient pas. Il aurait été bien incapable de dire quoi.

Il pivota encore un peu plus la tête et ses yeux tombèrent sur le coin du bureau. L'espace était occupé par un objet qui avait longtemps intrigué l'enfant. Il était composé d'un pied de laiton et de différents cercles entrecroisés faits du même matériau. Au centre de tous ces cercles, une sphère avait été placée. Le directeur avait fini par lui révéler le nom et l'utilité de cet objet. Une sphère armillaire, avait-il dit. C'était un instrument pour représenter le mouvement des

étoiles et du Soleil autour de la Terre.

Finalement, c'était après avoir appris cela que l'objet lui parut encore plus obscur. Plus que le mouvement des étoiles, il représentait l'erreur humaine, la preuve que même les plus grands esprits en étaient venus à considérer une théorie entièrement fausse. Comment dès lors être sûr de ce que l'on pensait savoir ?

Voilà quelle était la vraie nature de cet objet.

Il faisait naître dans ce jeune esprit des doutes sur le monde qui l'entourait et sur ce qu'on lui apprenait.

Le reste du bureau était assez commun. Une lampe et quelques dossiers éparpillés, une poubelle qui débordait de feuilles froissées et un parquet usé par les années. L'atmosphère qui se dégageait de cette pièce était particulière, unique. Entrer dans ce bureau, c'était entrer dans un lieu coupé du monde, où aucun jugement n'était admis, où il pouvait être lui-même sans se cacher. Il pouvait évoquer les sujets qu'il voulait quand le directeur le rejoignait, sans crainte de réprimandes.

D'une certaine manière, il se sentait plus libre dans cette pièce de quelques mètres carrés que dans le reste du monde.

Mais le jeune garçon n'avait pas été attiré par l'ambiance de la pièce en premier lieu. S'il avait autant insisté auprès du directeur pour y avoir accès, c'était à cause de ce qu'il avait pu apercevoir sur le bureau en passant devant.

Il l'avait trouvé immense. Majestueux.

Un magnifique échiquier.

Il avait appris à jouer aux échecs à l'âge de cinq ans, avant d'être transféré dans ce nouveau pensionnat. À cet âge-là, on se rappelait facilement des choses, et il avait pu constater avec joie qu'il n'avait rien oublié des règles.

À chaque fois qu'il s'asseyait devant le plateau, il passait plusieurs secondes à s'en émerveiller.

Il était fait de bois, un bois sombre, qui avait été vernis à un moment de sa vie, mais qui commençait à s'user. Les tranches avaient été peintes d'un noir d'ébène. On pouvait deviner sous la peinture les nœuds du bois, semblables à des taches rappelant que l'échiquier avait autrefois fait partie d'une forêt. Les cases quant à elles occupaient la totalité du plateau. Elles étaient en marbre, ce qui contribuait à la beauté de l'ensemble. Une moitié était faite de marbre blanc. Un blanc veiné de noir, comme pour rappeler que rien n'était parfait, qu'une part d'ombre se cachait en chacun. Les veines sombres serpentaient de case en case, liant chacune par un fil tortueux dont on ne pouvait distinguer les extrémités.

À ces cases-là s'opposaient celles de marbre noir. Plus l'enfant les observait, plus il se sentait happer par leurs reflets, par ce qu'elles lui inspiraient.

Le noir de jais semblait l'appeler.

À l'instar des premières cases, elles aussi étaient zébrées de nervures, blanches cette fois. Semblables à des fractures, elles étaient la preuve que malgré la noirceur d'une âme, le bien se frayait toujours un chemin, atteignait les hommes accusés des pires horreurs.

Du moins, c'était ce que le directeur lui avait dit.

Lui n'y croyait pas. Un homme cessait de l'être dès lors qu'il acceptait de libérer ses idées les plus noires, il n'y avait pas de retour en arrière possible. Pour ces gens, seule la mort pouvait être la solution. Evidemment, il se gardait bien d'évoquer son point de vue. Comme souvent, son avis aurait alarmé les adultes, et il aurait fini par changer d'établissement.

Encore.

Il s'était promis que ça n'arriverait plus. Il avait appris de ses erreurs. Désormais, plus personne n'aurait accès à ses pensées les plus profondes.

Il passa doucement la main au-dessus de l'échiquier, pour effleurer les pièces. Il les trouvait superbes. Elles étaient finement taillées, à la main. Elles étaient solidaires d'un petit socle rond en bois, pour glisser sur le plateau sans l'abimer. L'artisan à l'origine de cette création avait poussé le souci du détail jusqu'à vernir la petite plaque de bois, rendant l'ensemble semblable à une œuvre d'art.

Certaines pièces portaient sur elles le poids des années : un pion blanc s'était fait amputer d'une partie de sa base, il manquait la moitié du visage d'un fou noir et un cavalier blanc avait perdu sa crinière.

Tels de vrais soldats, offrant leur vie à chaque partie, ils n'avaient pu en sortir indemnes.

Sa pièce préférée était la tour noire. Elle semblait dominer le plateau, ses créneaux érigés comme une provocation envers l'ennemi. Bien que la dame et le roi soient plus grands, il trouvait que la tour en imposait plus. Plus petite, mais plus dangereuse, dans les coins de l'échiquier. En jouant bien, elle se faisait oublier par l'adversaire, et il devenait bien plus simple de renverser une situation critique. Sans être la pièce la plus imposante, il fallait s'en méfier.

Les reflets noirs qu'elle projetait autour d'elle sur le plateau contribuaient à sa beauté. Un halo sombre l'entourait, comme un cercle duquel il ne fallait pas s'approcher, sous peine de se faire sortir de l'échiquier.

Les cris des enfants par la fenêtre le sortirent de ses pensées. Ils commençaient à se mettre en rang devant le surveillant, qui les attendait avec un regard

autoritaire, dissuadant quiconque de continuer à bavarder après la fin de la sonnerie.

Il le savait, ses séjours dans ce bureau n'étaient pas infinis, il devait irrémédiablement retourner en classe et s'asseoir à côté de ces enfants avec lesquels il n'avait rien en commun, mais à chaque fois il se prenait à imaginer que la sonnerie ne jouerait pas son rôle, que cette fois personne ne viendrait le chercher, qu'il pourrait jouer autant de parties qu'il souhaiterait. Malheureusement, le bruit de la poignée dans son dos le rappelait toujours à la réalité.

Cette fois ne fût pas exception.

— Samaël, c'est l'heure. Il faut retourner en classe.

Samaël serra les dents et prit une grande inspiration.

Il prit le temps de fermer les yeux quelques secondes pour se détendre, afficha son plus beau sourire de façade, puis tourna la tête vers cette surveillante qui le prenait de haut, avant de se lever et de sortir du bureau.

Chapitre 1

Un millier.

Plus de mille victimes d'homicide par an.

La statistique que venait de lire Jean Velmont lui fit tourner la tête. Presque trois par jour. Et arrêtaient-on tous les coupables ? Jean savait pertinemment que non. Combien d'affaires avait-il vues être mises au placard, être oubliées et recouvertes avec le temps par de la poussière dans le meilleur des cas, et par d'autres classeurs remplis d'affaires irrésolues dans le pire. Ce type de dossiers avait commencé à connaître une popularité avec l'apparition de la télévision et de ces émissions diffusées le soir sur les criminels toujours en cavale, sur les « crimes parfaits », comme les présentateurs les appelaient pour augmenter l'audimat.

Mais les crimes parfaits n'existaient pas.

Pour le commissaire Velmont, il n'existait que la chance, ou l'incompétence de certains policiers trop négligents. Les « crimes parfaits »... Cette expression l'exaspérait. Il n'y avait que dans les romans policiers qu'ils pouvaient réellement, matériellement, exister. Encore que, là aussi le responsable finissait toujours par se faire arrêter. Néanmoins, les chaînes télévisées ne se privaient pas de faire le maximum de profits sur ces drames. Elles se permettaient même de leur donner un nom plus attractif : cold case. Comme si tout était plus gai quand on le disait en anglais. Comme si changer de langue effaçait le caractère monstrueux des actes commis. Les cris des amants qui ne reverront plus jamais leur moitié, les pleurs des parents à l'annonce de la mort de leur enfant, le traumatisme vécu par le premier témoin des horreurs.

Tout cela ne s'effaçait pas avec de simples anglicismes. Pire que cela, en dépit de toutes les atrocités, il existait une forme de paix salvatrice pour les proches de la victime à l'annonce de la peine subie par le coupable. Mais comment annoncer à une veuve, à des parents, qu'ils ne connaîtraient jamais le responsable de leur désespoir ? Que la police se trouvait face à une impasse devant laquelle toute la volonté du monde ne pouvait rien ?

Non, vraiment, certains soirs, Jean se demandait à quoi tout cela rimait. Mais la nature humaine était ainsi faite, impénétrable et obscure. Avec un cerveau aussi complexe, il ne fallait pas s'étonner s'il y avait parfois des perturbations, se dit-il. Et aussi longtemps qu'il existerait des gens capables du pire, il existerait des types comme lui qui feraient leur possible pour les en empêcher.

Jean se frotta les yeux et s'étira longuement. Il devait arrêter de lire ces

magazines criminels le soir, ils l'empêchaient de réfléchir à autre chose ensuite.

Surtout après l'affaire qu'il venait de boucler. Il revoyait encore ce visage, un visage dont il ne restait presque plus rien d'humain... Il s'empêcha d'y repenser, sinon il pouvait dire adieu à sa nuit de repos mérité.

Il ferma les yeux quelques instants pour se concentrer sur ce qu'il entendait, sur ce que ses sens pouvaient détecter. Ce fut rapide, il habitait seul dans un grand appartement en banlieue lyonnaise, le silence était écrasant, parfait pour le trentenaire qui tentait de se reposer dans son salon, assis confortablement au fond de son fauteuil de cuir. Il rouvrit les yeux pour contempler la vue qui s'offrait à lui au travers de la baie vitrée. Son appartement était situé au cinquième étage, il avait une vue dégagée sur la route et sur les toits des différents immeubles qui s'épaulaient de l'autre côté de la rue. Cela faisait plus de cinq ans qu'il avait acheté cet appartement, pour une bouchée de pain d'ailleurs, son propriétaire semblait pressé de s'en débarrasser. Le dernier locataire en date s'était apparemment suicidé entre ces murs. Plus personne n'avait voulu l'occuper depuis, la faute à d'anciennes croyances encore bien ancrées. Jean y était insensible. Dans son métier, c'était indispensable, sinon on finissait par imaginer des fantômes dans son sillage, et par aller dans un hôpital psychiatrique.

Dans le meilleur des cas.

Il ne se lassait pourtant jamais de la vue, de ces lumières allumées au loin, comme autant de vies qui n'ont pas conscience de leur brève existence, qui parfois passent plus de soixante ans avant de prendre le temps d'admirer la beauté de ce qui les entoure.

Il trouvait ça triste, de voir tous ces gens courir après un bonheur qu'ils ne verraient qu'une fois qu'il aurait disparu. Lui se disait qu'il était différent, qu'il saurait saisir son bonheur quand il arriverait. Comme tout le monde, finalement. Au fond, il savait qu'il était exactement comme les autres, comme toutes ces lumières qu'il voyait. Lui aussi n'était qu'une tache jaune dans le paysage d'un autre.

C'est pour ça qu'il aimait tant cette vue. Il pouvait se plonger dans ses pensées pendant de longues minutes, parfois plusieurs heures, devant cette grande baie qui donnait sur le monde.

Evidemment, il y avait quelque chose d'autre dans ce paysage qui passionnait Jean.

Quelqu'un d'autre plutôt.

Cette fille.